

Le musée comme élément du voyage : aperçu historique

Marie-Janou Lusignan

Volume 11, Number 2, July 1992

Quand les musées s'ouvrent au tourisme...

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1078084ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1078084ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (print)

1923-2705 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lusignan, M.-J. (1992). Le musée comme élément du voyage : aperçu historique. *Téoros*, 11(2), 3–6. <https://doi.org/10.7202/1078084ar>

Le musée comme élément du voyage : aperçu historique

Marie-Janou Lusignan*

Choisissez au hasard n'importe quel guide touristique, consultez-le, et vous constaterez assez rapidement qu'une large part de son contenu est consacré aux attraits culturels, et plus particulièrement aux institutions muséologiques. La fréquentation des musées par la clientèle touristique est aujourd'hui d'une importance capitale et indéniable. Peut-être croyez-vous que ce phénomène n'est imputable qu'à notre histoire contemporaine? Détrompez-vous. De tous temps, les voyageurs ont fréquenté les institutions muséologiques⁽¹⁾ lors de leurs séjours à l'étranger.

De l'Antiquité à la Renaissance

Déjà à l'époque de l'Antiquité, on se rendait principalement en Grèce, pour visiter les grands sanctuaires où des collections étaient formées pour rendre hommage aux divinités grecques et en Égypte, déjà fort populaire, pour ses nombreux monuments et sites célèbres. Tous deux étaient le sujet exclusif de guides et d'études décrivant la beauté de leurs monuments et le prestige de leur passé.

Jusqu'à la Renaissance, très peu de gens se sont déplacés pour voyager et ce n'est qu'au XVII^e siècle qu'un renouveau se fit sentir. En effet, cette époque fut particulièrement marquée par ce qu'on appellerait aujourd'hui le *tourisme artistique*. L'Italie, la *mère des arts*, attirait alors érudits, nobles et rois qui se déplaçaient afin d'y admirer ses merveilles, généralement rassemblées dans de riches collections d'œuvres d'art constituées par les grandes familles bourgeoises. Certains ramenaient chez soi de précieux souvenirs tels que toiles, statues, manuscrits, bijoux, et plusieurs artistes peintres, sculpteurs, orfèvres, ciseleurs, menuisiers, musiciens, etc., étaient invités à venir pratiquer leur art à l'extérieur de l'Italie.

C'est à cette époque aussi que naquit l'ancêtre des musées: le cabinet de curiosités, «résumé du monde, où prennent place des objets de la terre, des mers et des airs, ou des trois règnes, minéral, végétal et animal, à côté des productions de l'homme»⁽²⁾. Les

collectionneurs parcouraient alors mers et monde pour acquérir ces objets de curiosité naturelle (*naturalia*) et artificielle (*artificialia*). Sans être ouverts au grand public, ces cabinets étaient fréquemment visités - sur rendez-vous - par les érudits et les illustres voyageurs de passage.

En Angleterre, c'est également au XVII^e siècle que s'inscrit la tradition du Grand Tour. Le voyage à l'étranger était alors un moyen privilégié de compléter l'éducation des jeunes nobles anglais⁽³⁾. Ces derniers quittaient leur pays, accompagnés d'un tuteur, pour une durée de six mois à trois ans. Ils devaient effectuer des arrêts aux différents sites historiques, tels que Rome et Athènes. Les plus riches faisaient le Grand Tour de la France et de l'Italie et ramenaient à leur retour de nombreux tableaux et sculptures pour enrichir les collections de leurs familles.

Le siècle des lumières

Au XVIII^e siècle, en Europe, se produisit une véritable révolution: les musées sont dorénavant accessibles au peuple. Au XVII^e siècle, seuls les *voyageurs distingués*, les savants et les intellectuels étrangers, avaient la possibilité d'admirer les collections privées. Par contre, au XVIII^e siècle, on admet peu à peu que l'accès au musée ne doit plus seulement être un privilège, mais un droit pour tous.

C'est au Louvre que ce renversement de mentalité s'est d'abord manifesté. Secoué par «l'élan révolutionnaire et les idéaux démocratiques du temps»⁽⁴⁾, le Louvre a ouvert ses portes en 1793, dans le but de servir le peuple de la nouvelle République. Principal pôle d'attraction touristique parisien, ce musée était essentiellement visité par les étrangers, particulièrement par les Anglais. Ces derniers étaient très étonnés de voir que le musée était *envahi par le peuple*. Il faut savoir cependant qu'à cette même époque, les collectionneurs Anglais étaient encore très fermés et très sélectifs quant au choix des visiteurs. Ils possédaient des collections excessivement riches (la tradition du Grand Tour s'étant perpétuée jusqu'au XVIII^e siècle).

* Madame Marie-Janou Lusignan est étudiante à la maîtrise en muséologie (UQAM-Université de Montréal) et diplômée du baccalauréat en gestion et intervention touristiques de l'UQAM.

cle) et ils considéraient que leurs objets de collections, ayant une certaine valeur culturelle, ne pouvaient appartenir à la nation entière.

Avec cette récente ouverture au public du Palais du Louvre, il fallut prendre de nouvelles précautions afin d'éviter que les objets soient touchés, manipulés ou volés. Pour éviter la détérioration des objets d'art, on émit, dès 1794, des restrictions quant aux jours de visite des citoyens. Les touristes étrangers étaient toutefois en tout temps les bienvenus car «on se devait de leur offrir l'image de la richesse et de la puissance nationale»⁽⁵⁾. Au fil des ans, les règlements devinrent de plus en plus sévères. Bientôt on ne retrouva dans les salles du Louvre, que les touristes provinciaux et étrangers, ainsi que la bourgeoisie parisienne qui avaient pris l'habitude d'aller y faire un tour.

À partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, la visite du Louvre devint une obligation pour tous les étrangers et les provinciaux. Les guides touristiques de l'époque présentaient «le Musée du Louvre comme l'un des monuments à voir absolument au même titre que le Jardin des Plantes et la Sainte-Chapelle»⁽⁶⁾. Peu de ces touristes étaient des connaisseurs en matière d'art, et la plupart d'entre eux parcouraient les salles les yeux rivés dans leur guide, à la recherche exclusive des chefs-d'oeuvre. Pour eux, le Louvre se réduisait «à une dizaine d'oeuvres - sorte de musée imaginaire du parfait touriste - ...»⁽⁷⁾. Les choses ont-elles vraiment changé aujourd'hui?

L'ère de la révolution industrielle ou le siècle du tourisme

Le XIX^e siècle bouleversa le monde: les découvertes technologiques et scientifiques, l'introduction d'une notion nouvelle, celle de temps libre (c'est à partir de cette époque que l'on peut donc réellement parler de tourisme) changèrent radicalement les modes de vie. La conception du moteur à vapeur, et par la suite, celle de la locomotive, est sans conteste l'invention qui aura eu le plus d'impact. Le développement des réseaux de chemins de fers et des autres moyens de transport incitèrent des promoteurs à développer l'industrie du voyage. Thomas Cook fonda, en 1841, la première agence de voyages au monde. Il organisa des voyages vers Londres, Dublin et Paris pour visiter... les grandes Expositions Universelles. Elles attiraient un très grand nombre de visiteurs,

essentiellement des touristes étrangers: pour l'Exposition Universelle de Paris en 1889, Thomas Cook publia dix millions d'imprimés. Ces expositions sont à l'origine des musées modernes, c'est-à-dire les musées qui, en terme de présentation d'objets, prennent en considération la vie sociale de la communauté environnante. Elles permirent également la création de nouveaux musées puisqu'à la clôture d'une Exposition, certains pavillons étaient conservés puis convertis en musées. Les Expositions Universelles initièrent alors une véritable révolution au sein des musées. Grâce à elles, les musées héritèrent du pouvoir, de l'influence sociale qu'ils n'avaient pu acquérir auparavant.

En Amérique du Nord, les musées se multiplient. Les États-Unis assistent à la naissance d'institutions majeures telles le Metropolitan Museum of Art de New York et le Museum of Fine Arts de Boston qui, pour constituer leurs collections d'antiquités, effectuaient des expéditions en Égypte, en Grèce et à l'Île de Chypre.

Au Québec, comme ailleurs dans le monde, «la période qui s'étend de 1870 à 1900 est considérée comme l'âge d'or des musées d'histoire naturelle...»⁽⁸⁾. Plusieurs musées vont alors naître au Québec, et parmi les premiers à être fondés à Montréal, on peut compter le Musée Italien (ou le Musée Del Vecchio), et le Natural History Society of Montreal (on peut retrouver aujourd'hui une partie de la collection de ce dernier au musée Redpath de l'Université McGill).

Plus tard, en 1842, la Commission géologique du Canada fût mise sur pied par le gouvernement du Canada-Uni. C'est en 1851 que la Commission présenta sa collection pour la première fois à l'étranger, à la première Exposition Universelle qui se tenait alors à Londres. Son succès fut si grand que la Commission géologique eut la responsabilité de représenter le Canada lors des Expositions Universelles subséquentes.

Malgré l'importance de toutes ces institutions, les manifestations de type muséologique les plus populaires à Montréal à cette époque étaient les expositions itinérantes (environ une cinquantaine pour les années 1817-1847). Essentiellement étrangères, elles se tenaient principalement durant la période estivale dans «les hôtels, auberges et cafés de la ville, dont les propriétaires voyaient évidemment là une occasion d'accroître leur clientèle»⁽⁹⁾. Ces expositions étaient majoritairement de type historique,

artistique, zoologique, mais elles présentaient aussi des curiosités humaines et animales, comme le faisaient les cabinets de curiosités européens des XVI^e et XVII^e siècle. Leur fréquentation était un «signe de distinction sociale, preuve que l'on a du goût, de l'éducation et des loisirs, en même temps qu'une position à tenir et peut-être aussi quelque ambition à satisfaire»⁽¹⁰⁾. N'est-ce pas là aussi, la description du parfait touriste?

En 1850, il y eut à Montréal, une exposition industrielle et commerciale. Son mandat était d'effectuer la présélection des exposants de la première Exposition Universelle de Londres en 1851. À cette occasion, des promoteurs ont offert aux gens de la ville de Québec, qui désiraient participer à cette exposition, des forfaits voyages comprenant le transport, l'hébergement à bord de bateaux à vapeur et les repas. Un très grand nombre d'Américains sont aussi venus à Montréal à cette occasion.

À Québec, le sculpteur et doreur Pierre Chasseur fonda un musée d'histoire naturelle en 1826. Il obtint quelques subventions de l'État pour effectuer des voyages de collectionnement. Dix ans plus tard, sa collection fut rachetée par le Gouvernement du Québec, lui donnant ainsi le statut de premier musée public au Canada. Chasseur, ayant pris part aux événements de 1837 et 1838, fut arrêté et le gouvernement céda sa collection à la Literary and Historical Society of Quebec (LHSQ). Malheureusement, la LHSQ fut complètement anéantie par le feu en 1862.

Les institutions d'enseignement, elles aussi, se dotèrent de collections d'histoire naturelle dans le but de parfaire et de compléter la formation académique de leurs élèves. Afin d'enrichir leurs collections, certains établissements financèrent des expéditions au Québec et aux États-Unis; l'Université Laval commandita en 1872 un voyage en Floride. Certains de ces musées acquirent une réputation internationale: le Musée de l'Université Laval, par exemple, se fit connaître au Canada et à l'étranger en favorisant des échanges avec le Musée de la Commission géologique (relocalisé à Ottawa depuis 1881), le Smithsonian Institute de Washington, le Museum d'histoire naturelle de Paris et le Musée royal d'histoire naturelle de Bruxelles.

Au Québec, cependant, on ne se passionnait pas uniquement pour les spécimens d'ordre naturels. Dans son livre de 1873 intitulé *L'album du touriste*, J.-M. LeMoine décrit

avec minutie dans l'un de ses chapitres, les richesses artistiques de la ville de Québec: «Il y a dans les églises de Québec, des toiles et des peintures d'un grand prix. Les écoles françaises et flamandes y sont présentées avec avantage. Plusieurs des originaux sont l'oeuvre de grands maîtres... il en est un bon nombre qui font chaque année, l'admiration des connaisseurs et des touristes...»⁽¹¹⁾ Les églises jouaient en quelque sorte à cette époque, le rôle des musées tels que connus aujourd'hui, en assurant la conservation d'oeuvres d'art.

Le siècle des loisirs

Au XX^e siècle, le tourisme s'organise de plus en plus: en Europe, toutes sortes de clubs, d'organismes et d'associations sont créés. *Le perfectionnement des moyens de transport, l'augmentation des revenus*⁽¹²⁾, et *le droit aux congés payés* ont généreusement contribué à l'émancipation du tourisme et même à celle des musées.

Au début du siècle, les parcs nationaux, les sociétés historiques et maisons historiques américaines durent leur succès à l'invention de l'automobile. S'adressant essentiellement à une clientèle familiale, ces derniers voyageaient par le moyen de transport le plus économique: la voiture. Puis, le développement de l'aviation civile après la Deuxième Guerre mondiale fit surgir un nouveau phénomène: le tourisme de masse; le tourisme est maintenant collectivement un besoin primaire. On voit aussi apparaître en Europe, comme au Québec, de nouvelles catégories de musées: écomusée, musée de plein-air, musée de voisinage, musée des sciences et techniques, musée des arts et traditions populaires, etc.

De tout temps, les musées ont accueilli des visiteurs provenant de régions ou de pays lointains. Au XX^e siècle, cette réalité subsiste toujours et atteint des dimensions presque démesurées. Donnons deux exemples, l'un s'appliquant à la France et l'autre à la Hongrie.

Il est impressionnant de constater à quel point les institutions muséales françaises subissent, durant la période estivale, une forte croissance de leur taux de fréquentation: certains musées atteignent des taux records allant au-delà des 7000% d'augmentation! Cet engouement pour les musées se fait surtout sentir dans les régions les plus réputées au point de vue touristique et coïncide avec les mois de la haute saison. Pendant le

reste de l'année, le nombre d'entrées baisse radicalement. C'est donc dire que l'essentiel de leur clientèle est composée de voyageurs. «La relation étroite entre le tourisme... et la fréquentation des musées du point de vue de l'augmentation des entrées est démontrée par des chiffres révélateurs. Si l'on compare les chiffres dans le domaine du tourisme international avec ceux de la fréquentation des musées dans le pays, on est surpris par l'analogie du tracé des diagrammes»⁽¹³⁾.

Durant la saison touristique, 85% des visiteurs du Château de Versailles, et 70% des visiteurs des musées français, proviennent de l'étranger. En plus de cette augmentation saisonnière, on estime en France que durant les 25 dernières années, la fréquentation des monuments a doublé et que celle des musées a quadruplé.

Ce phénomène est identique dans les pays de l'Est, comme par exemple la Hongrie: en 1971, 7 500 000 personnes avaient visité leurs musées et ce chiffre s'élevait en 1982 à 17 700 000. «Cette augmentation spectaculaire peut être vue comme étant en étroite relation avec trois tendances nationales qui ont surgi simultanément: une augmentation de l'intérêt général du public s'est manifestée pour les sujets culturels, artistiques et historiques; au niveau de la culture et de l'éducation, la politique officielle a, elle aussi, accordé une attention plus grande aux moyens de faire connaître et de présenter les richesses des musées; et, finalement, l'augmentation du tourisme apparaît comme une conséquence directe de l'accroissement du temps de loisir. Ce phénomène de l'intensification du tourisme international a eu en Hongrie des résultats remarquables»⁽¹⁵⁾. De manière générale, ces tendances s'étendent à l'ensemble du monde occidental. À ces explications peut s'ajouter une autre justification: la démocratisation des musées. Ces derniers ont souhaité la présence dans leurs institutions d'un public plus diversifié et par conséquent, ont favorisé leur accessibilité par le développement de moyens d'accueil et d'activités pédagogiques.

Le tourisme peut-il contribuer, ou contribue-t-il vraiment au développement des musées? Oui, si dans un premier temps, on considère les données statistiques présentées plus haut, qui décrivent de manière absolue l'étroite relation qui existe entre les musées et le tourisme, et dans un deuxième temps, les études qui révèlent l'accroissement annuel du mouvement migratoire international des voyageurs. Ayant à transiger avec un nou-

Tableau 1
Fréquentation de quelques sites culturels et touristiques en France en 1989(14)

Site	Nombre de visiteurs/an
Musée du Louvre	4 100 000
Centre Pompidou	7 112 000
Château de Versailles	2 160 000
Notre-Dame de Paris	8 000 000

veau public, public dont les caractéristiques se modifient continuellement selon le pays d'origine, les musées doivent alors s'ajuster constamment aux exigences de ces visiteurs, même s'ils ne constituent pas leur public cible. Dans un deuxième temps, si on considère l'impact, généralement négatif, du tourisme de masse sur la préservation des biens culturels (vandalisme, vol, détérioration, conséquence de la surfréquentation, etc.), les musées doivent trouver des solutions à ces nouveaux problèmes. Toutes ces adaptations côtoient inévitablement le processus de développement, d'évolution des musées.

Mais inversement, pouvons-nous dire que les musées déterminent et enrichissent l'image de marque d'une destination touristique? Contribuent-ils à l'essor du tourisme régional ou urbain? «Considéré comme élément complémentaire, le musée est une composante d'un produit touristique au même titre que l'ensemble des autres activités culturelles, sportives, récréatives... Mais cet équipement s'avère essentiel dans le cas d'une destination touristique qui recherche la notoriété... ainsi la présence d'un musée de dimension respectable et d'un contenu varié situe la destination dans une classe supérieure et ajoute à sa renommée. En d'autres termes, une destination touristique est vraiment complète lorsque l'art et la culture atteignent un certain degré de qualité et occupent un espace minimal.»⁽¹⁶⁾

En 1991, parmi les dix attractions touristiques les plus fréquentées à Montréal, on retrouve majoritairement des institutions de type muséologique: l'Insectarium, le Jardin Botanique, l'Aquarium, le Musée des Beaux-Arts, le Planétarium Dow, le Musée David M. Stewart et le Château Ramesay.

Conclusion

Les musées et le tourisme ne peuvent vivre l'un sans l'autre; ils coexistent de manière semi-indépendante à l'intérieur d'un même ensemble. La preuve en est faite lorsque nous consultons les guides touristiques, ou tous les ouvrages faisant la description de destinations touristiques particulières: ils possèdent tous un contenu culturel qui traite, entre autre chose, des musées. Plus un guide touristique recommandera la visite d'un musée et plus de publicité sera faite autour d'un musée, plus il sera susceptible d'être populaire auprès des touristes. Les conséquences de cette popularité peut, dans certains cas, être désastreuse sur le plan de la conservation. Cependant, la mise en valeur du patrimoine à des fins touristiques n'a pas que des effets négatifs; elle peut également contribuer de manière fort positive à la sauvegarde de notre patrimoine culturel, tangible et intangible. «Cette relation entre le tourisme et la culture conduit non pas à une dégénérescence des arts mais contribue dans bien des cas à leur conservation et à leur survie. Il est courant que le tourisme donne un élan à la revitalisation de métiers artisanaux, des arts d'expression corporelle comme le folklore, à une architecture typique et à la création d'équipements muséologiques de diverses catégories comme le musée d'art, l'écomusée et même l'économusée dans lequel la rentabilité joue un rôle fondamental. À ce titre, le musée est en quelque sorte une vitrine permanente autant pour l'histoire, l'art, la science, en offrant aux touristes comme aux gens du milieu, une attraction complémentaire à une destination de voyage d'agrément. D'autant plus que dans de nombreux sites, le musée constitue l'unique lieu où le touriste peut retrouver les vestiges d'une époque révolue, alors qu'a disparu toute trace historique et patrimoniale pour laisser place au modernisme. En somme, le touriste apprécie une destination qui lui permet de changer de paysage momentanément, ce contraste se manifestant par un milieu qui présente une physionomie différente de celle qui lui est familière. De tous les facteurs répondant le mieux à cette attente, les plus importants sont ceux se rapportant au domaine socio-culturel, à la culture. Cela est d'autant plus vrai que la culture et chacune de ses composantes décrivent d'une manière vivante le dynamisme évolutif des habitants; ce que ne peuvent exprimer les attraits géographiques et physiques du milieu, ceux-ci étant statiques.»⁽¹⁷⁾ †

RÉFÉRENCES

- (1) Outre les musées désignés comme tel, sont appelés «institution muséologique», les sites et monuments historiques, archéologiques, ethnographiques et naturels; les jardins botaniques, zoologiques, aquariums, etc.; les parcs naturels; les centres scientifiques et planétariums; les institutions de conservation et les galeries d'expositions.
- (2) Antoine Schnapper, **Le géant, la licorne et la tulipe**, p. 9.
- (3) L'expression Grand Tour apparut d'abord en France pour désigner le voyage culturel par excellence, mais les Anglais se l'approprièrent aussitôt pour indiquer la consécration d'une éducation aristocratique. The Oxford English Dictionary définit le *great tour* (great circuit) comme étant «a tour of the principal cities and places of interest in Europe; formerly supposed to be an essential part of the education of young men of good birth or fortune. To make the grand tour» (Giuseppe Loy Puddu, **Géographie touristique: communications et transports**, p. 22.
- (4) Chantale Georget, «Les premiers visiteurs du Louvre», **L'Histoire**, no 130, février 1990, p. 30.
- (5) **Idem**, p. 30.
- (6) **Idem**, p. 32.
- (7) **Idem**, p. 33.
- (8) Paul Carle et Raymond Duchesne, «L'ordre des choses: cabinets et musées d'histoire naturelle au Québec (1824-1900)», **Revue d'histoire de l'Amérique française**, vol. 44, no 1, été 1990, pp. 4-5.
- (9) Hervé Gagnon, «Expositions et curiosités», **Musées**, vol. 13, no 2, juin 1991, p. 29.
- (10) Paul Carle et Raymond Duchesne, **op. cit.**, p. 5.
- (11) Sir James Macpherson Le Moine, **L'album du touriste**, p. 19.
- (12) Le taylorisme qui apparaît au début du siècle, entraîne un accroissement de la productivité qui va permettre à la société de s'enrichir de plus en plus en travaillant de moins en moins. Le syndicalisme, les luttes ouvrières, les pressions sociales vont déclencher ce processus et faire en sorte qu'il se poursuive. En une cinquantaine d'année, les pays les plus industrialisés ont vu le nombre de personnes pouvant disposer d'assez de temps et d'argent pour s'offrir des loisirs augmenter de façon considérable.
- (13) István Berta, «Tourisme et musée», **Museum**, vol. XXXV, no 4, 1983, p. 245.
- (14) Extrait d'un tableau de Sophie Élias, «Tourisme ou patrimoine: faut-il choisir?», **Espace**, no 104, juin-juillet 1990, p. 6.
- (15) István Berta, «Tourisme et musée», **op. cit.**, p. 244.
- (16) Jacques Demers, «Le musée peut-il aider la cause touristique?», **Musées**, vol. 13, no 1, mars 1991, pp. 7-8.
- (17) **Idem**, pp. 6-7.